

Le palace blanc

Pascale Bérubé

Numéro 164, hiver 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, P. (2020). Le palace blanc. *Moebius*, (164), 29–38.

Le palace blanc

Pascale Bérubé

ce que je veux c'est être payée
pour ne pas avoir de corps

pour être une femme tranquille

qui garde un espoir dur
comme la mort

sous l'alignement

de toutes les minutes réalisables
qui s'échappent

dans une lumière

fluorescente

je dis mange moi

la ligne téléphonique brille,
un mince choc électrique qui rend toutes
les extrémités chromées de mon corps
importantes
comme ce qu'on déplie

je dis oh,

tu aimes ça mon cochon sale

et la pluie tombe sur l'eau d'une piscine

je cherche la paix, finalement

le téléphone sonne, je réponds et je dis

bonjour

avec ma voix la plus rose
la plus lascive

je dépose des bijoux
clinquants et rouges
au fond

de leur lobe

j'allume une veilleuse

leur donne le luxe de mes
derniers nerfs

en échange de billets pour conserver
ma place dans le monde

mine de rien, ça occupe le temps
d'être une autre,

une voix qu'on love autour
de l'ennui des hommes

on sort des bureaux,
des centres commerciaux

des vidéos sont mises en ligne sur Internet

on organise les scènes
du jour et de la nuit

en filigrane
des cheveux à replacer
derrière l'oreille

je suis dans mon lit

ou debout dans le salon

je travaille à faire jouir des inconnus

mes mains sont toujours propres

j'accroche mon désir de rester vivante
à tout ce qui est futile mais beau ;

des plantes vertes en pot

une toile imperméable à déposer
sur tout ce qui est brisé

des vêtements avec des imprimés

qui me donnent une tranquillité grave

la pornographie de l'argent qui sert
à vêtir toutes les absences du corps

rester vivante

bien placer les os

et recevoir les soifs

il parle de me cracher dans la bouche

j'imagine des torsades d'eau dans un parc aquatique

je pèle un fruit avec mes ongles
et je pense à la peau des hommes
à qui je parle

le sexe est un corps qui n'est pas à moi

d'où je suis ;

un espace blanc

qu'il faut remplir sans cesse

pour donner une raison
à la lourdeur des
cuisses

je suis presque nue,
à l'exception d'un chandail de coton couleur peau
et des anneaux à mes oreilles

on m'envisage mais on ne m'actualise pas

j'ai presque tout mon temps
pour respirer en silence

un homme me parle d'art contemporain

il produit des installations vidéo
où il filme de longs plans serrés sur des immeubles

il me parle d'étouffement, de ce qui est compact

il me décrit toutes les veines de son sexe
pendant que j'imagine ma bouche ouvrir
et refermer des fenêtres minces
comme des soies

le vieillissement des robes
se fait sans moi

la réalité de l'air auquel
on me dit que j'appartiens encore
se heurte à l'apnée continue
de ma voix

le cri régulier des téléphones
enveloppe l'impossibilité des peaux

j'entrepose en mon ventre
toutes les choses achetées

je pense à arroser les plantes,

garder la tête inclinée dans le bain
jusqu'à ce que mes yeux
apprennent bien
le bourdonnement serein
de l'éternité de l'eau

faire grandir des palaces
à la pointe de mes cheveux

les ailes se referment bien
sur le sang gonflé des hommes

je suis une contraction
le pouls sucré de l'attente

des lignes dans le journal
laissent en suspens dans les pièces de
mon appartement le corps de
cette jeune fille morte,
tuée par d'autres jeunes filles
pleines de cheveux
et de dents

leur jeunesse un canif
pointé contre la peau douce
des images d'idoles

elles sont allées au restaurant
après leur crime
pour comparer la fille à une saucisse

au bout d'une fourchette sale

brûlée vive
pendant
que les voitures s'endormaient
dans les décombres clairs

de la journée